

Tout ne va pas si mal

Catherine Mavrikakis, *Ça va aller*, Montréal, Leméac, 2002, 160 p., 19,95 \$.

Robert Lalonde, *Un jardin entouré de murailles*, Montréal, Boréal, 2002, 200 p., 19,95 \$.

Pierre Yergeau, *Banlieue*, Québec, L'instant même, 2002, 150 p., 17,95 \$.

Hugues Corriveau

Number 110, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2003). Review of [Tout ne va pas si mal / Catherine Mavrikakis, *Ça va aller*, Montréal, Leméac, 2002, 160 p., 19,95 \$. / Robert Lalonde, *Un jardin entouré de murailles*, Montréal, Boréal, 2002, 200 p., 19,95 \$. / Pierre Yergeau, *Banlieue*, Québec, L'instant même, 2002, 150 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 17-18.

Tout ne va pas si mal

Troublantes rencontres au cœur d'univers fort différents.

ROMAN | HUGUES CORRIVEAU

LES RELATIONS HUMAINES SONT TOUJOURS COMPLEXES. Ainsi Catherine Mavrikakis explore-t-elle l'incapacité de bonheur de son personnage, Robert Lalonde s'intéresse-t-il à un couple de lesbiennes hors du commun et Pierre Yergeau suit-il à la trace quelques banlieusards typiques.

ÉCRITURE DE LA HARGNE

Dans *Ça va aller*, Catherine Mavrikakis campe une narratrice, Sapho-Didon Apostasias, tellement exacerbée par sa situation de Québécoise qu'elle s'adonne à une espèce de monologue que tendent à la fois un sentiment profond d'amour pour le pays souhaité et une haine abyssale à cause, justement, de son inaccomplissement. Roman de la détestation et de la passion, *Ça va aller* nous déchire tant sa lecture est difficile et éprouvante, tant la dose d'amertume et de dépit noie, page après page, le lecteur dans un étonnement qui confine à la stupeur. Roman savant qui est bien autre chose qu'une longue plainte lancée au bout de la voix et de la douleur, car il s'agit aussi d'une espèce de mise en abyme des œuvres d'un auteur nommé Robert Laflamme (en lequel on verra sans doute l'ombre de Réjean Ducharme), que la narratrice déteste parce qu'elles la hantent, parce qu'elle croit (sait?) se reconnaître dans cette Antigone Totenwald, l'héroïne du dernier roman de ce Laflamme, intitulé *Allez, va, Alléluia*. Il ne lui reste plus dès lors qu'à déverser ses récriminations amères sur la tête du pauvre auteur lui-même, décrit comme un violeur et un mauvais romancier. Les critiques qui adulent l'écrivain sont également voués aux gémonies. Enfin, elle aime passionnément Hubert Aquin, dont elle envie non seulement le talent mais aussi le suicide, en un désir osmotique assez pathétique. La narratrice, tout en se présentant comme l'auteure de *Ça va aller*, n'en va que plus mal, elle qui se complait dans une relation sadomasochiste terrible avec les ombres :

Je pense que la vie, c'est d'aller chercher du sens là où il n'y en a peut-être aucun. La vie, c'est d'inventer des liens, de tricoter, de coudre la trame tout effilochée du recommencer, du tout commencer. La vie, c'est aussi de savoir en finir. En finir avec moi. En finir avec ce Québec raté que je porte en moi, avec cette vie minable que je suis. (p. 149)

Catherine Mavrikakis signe un roman troublant qui m'a profondément envoûté, jusqu'à plus soif, même. Quelque chose trahit ici une si vive solitude, un si intense besoin d'amour, que la prise en charge de tant d'émotivité à fleur de peau nous étourdit, alors que nous sommes conviés à réfléchir sur le sort du Québec, ses chimères, les illusions intrinsèques à tout sentiment amoureux. Nous sommes invités à entrer en pays de tourmente, à accompagner les désirs troublés d'une



auteure en quête d'identité, d'amour et de passion. Roman exigeant s'il en est un, tellement le fiel semble engluier toute parole, mais roman d'une extrême lucidité qui mérite qu'on s'y arrête.

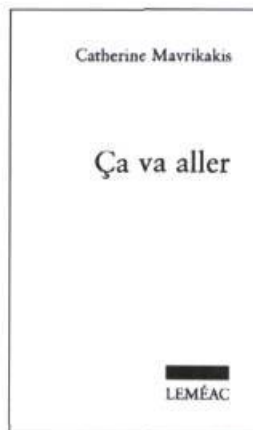
TOUCHANTES AMOURS

Robert Lalonde nous propose dans *Un jardin entouré de murailles* d'accompagner Grace Frick, l'amante de Marguerite Yourcenar, et Yourcenar elle-même pendant une tournée de conférences à Montréal, en 1957. Le défi n'était pas petit que celui de donner une vie romanesque à un personnage aussi légendaire que la première académicienne française elle-même. Or, c'est avec une douceur mêlée de tendresse que Lalonde par-

vient à nous convaincre de la véracité de son propos. Et c'est d'autant plus méritoire qu'il ne se passe pas grand-chose dans ce très beau livre. De petites mesquineries, de petites colères enfantines, une fugue d'adolescente que Yourcenar fera avec le beau jeune homme Jean-Marie, quittant la salle remplie de religieuses et de prêtres où elle vient d'être prise à partie, une maladie qui la cloue à l'hôpital pendant quelques jours. De toutes petites relations donc avec les uns et les autres, ici avec le chauffeur Donald McPherson, là avec le médecin Léonard Carrière qui deviendra plus tard un personnage de son roman *Un homme*

obscur. Bref, nous suivons avec un intérêt un peu voyeur ces deux dames très dignes qui quittent Petite Plaisance, leur maison de l'île des Monts-Déserts, pour aller courir le vaste monde en train, comme si elles partaient vraiment pour le bout du monde.

Et c'est la fragilité de cette situation qui rend possible le suspense entretenu par Lalonde tout au long de son roman. Bien que l'auteur ait eu sous sa plume deux personnages attachants, il risquait de sombrer dans un certain ennui tellement peu palpitante est cette randonnée dans le milieu étroit du Québec des années cinquante. Or, ce qui hausse ce roman à un niveau imprévu, c'est à la fois la réflexion constante de Yourcenar sur la pureté de la langue et les aveux sur ses angoisses d'écrivaine qu'on suit à la trace et qui est bel et bien le propos le plus juste et le plus fort de ce roman. Ainsi, quand elle se retrouve obligée de se reposer, elle sait qu'elle ne peut pas manquer cette occasion : « Écrire me reposera. Je me connais. Et puis je dois profiter de mon petit accident. Chaque souffrance est une initiation, et l'éveil est court. » (p. 99) Plus encore quand Lalonde nous convie à de purs bonheurs d'écriture, tout en délicatesse :



Grace éclata de rire, émerveillée, encore une fois, de cette duplicité espiègle de la langue française qui se plaît à affubler les choses de noms qui ne leur ressemblent pas. Ainsi, évoquant une tâche ingrate qui l'attendait, Marguerite disait : « C'est une autre paire de manches ! » ou encore : « Ce matin, j'ai d'autres chats à fouetter ! » Étrange jargon que cette langue, où écrire un livre équivaut à fouetter des chats et où quelque perplexité matinale vous fait subitement apercevoir deux manches de chandail, parallèles et vides, flottant mollement dans l'air, au-dessus de vous. (p. 27)

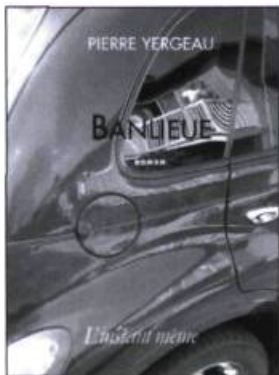
Voilà donc un roman assez anodin, mais qui suscite chez le lecteur des sourires parfois attendris sur la simplicité des choses.

AUX ABORDS DES GRANDES VILLES

Avec *Banlieue*, Pierre Yergeau nous offre une autre facette de son immense talent. Je ne dirai jamais assez fort combien son œuvre me semble d'une hauteur sans faille, que cet écrivain-là est en train de nous convaincre de l'acuité irremplaçable de son regard. Chaque fois, Yergeau trouve le moyen d'ajuster sa plume à son propos, de rendre son style si clair et si vif qu'il participe de la surprise renouvelée de livre en livre. Ici, on entre en territoire piégé, à savoir la banlieue avec son lot d'ennui et d'étalement conformiste. Or, Yergeau nous ouvre la porte de tout petits mondes qui gardent secrètes leurs insolites caractéristiques. Cela pourrait être si banal de s'intéresser aux amours clandestines de Mc Do, conjoint de Gap, qui baise avec Ilsa ou Axel...

Je vous le dis, n'était cet irremplaçable style, on pourrait se croire chez cet autre François Gravel qui lui aussi s'est aventuré sur ce terrain-là. C'est l'ironie qui tient ensemble les morceaux de vie qui se racontent petit à petit. Cette banlieue-là se présente d'abord « Derrière la vitre thermos d'un avion » révélant « la beauté d'un circuit intégré, et l'attrait désuet d'un musée virtuel. (p.9) » Ce sont les toutes premières lignes de ce roman formidable, donnant le ton à ce qui vient, au plaisir qu'on y prendra. Et comme il se doit (et comme le dit la formule cliché), la « galerie de personnages » (!) est ici d'une richesse heureuse. Comment ne pas rire du pathétique Point Zéro, qui a maille à partir avec son caniche Rothschild qu'il croit haineux? Comment ne pas suivre les chassés-croisés de tout un chacun ou les tergiversations des fonctionnaires qui s'adonnent plus aux jeux électroniques sur leur ordinateur qu'à leurs tâches fondamentales? Yergeau nous propose une réflexion sur le lieu lui-même en des formules pénétrantes :

La banlieue consacr[e] la bonne conscience de chacun. Les ragots dev[iennent] le support d'une écriture collective. Son langage [a] pour fonction de reprendre depuis le début des histoires anciennes. (p. 75)



La banlieue [a] achevé un passage délicat dans le développement de l'esprit humain. Elle ne doubl[e] plus le sens par la production de signes linguistiques ou d'œuvres immortelles. (p. 146)

Je ne saurais trop encourager chacun à lire ce livre plein de grâce et de magie, un de ces livres très rares qui réussissent à la fois à faire sourire, à charmer et à faire réfléchir sérieusement sur un monde éminemment contemporain.



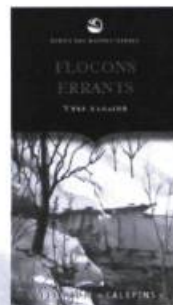
PIERRE YERGEAU



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

PAROLE DONNÉE

YVES ALCAÏDÉ FLOCONS ERRANTS



NICOLE CHAMPEAU LA CICATRICE DU CERF



GUY JEAN DU SANG SUR LES ASTILBES



UNE GRANDE EXPÉRIENCE DE LA POÉSIE

**La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca